

Gérard Granel : quatre syllabes fortes, bien balancées dans leur cadence et dans leur symétrie sonore, denses et larges, réverbérant quelque chose de cette voix de basse qu'il faisait retentir et rouler avec un plaisir manifeste, parfois accru des accents étrangers qu'il aimait y moduler, parfois gonflant la gorge dans le chant – ou dans le coup de gueule. Granel, ce bloc sonore sur sa charpente d'athlète grec, aura été une *figure* au sens fort du mot. À cette figure, à son relief singulier, et en elle à l'ami comme au maître, au philosophe comme au traducteur, à l'éditeur comme à l'imprécateur, rendre hommage devait finir par s'imposer. Le projet vint d'abord de Fabien Grandjean, qui m'y associa d'emblée. Nous avions la complicité d'Elisabeth Rigal. Michel Deguy offrit sa collection. Après un temps de secret, Gérard avait su le projet, avec ce qu'il fallait de pudeur et de plaisir mêlés. Il savait qui collaborait, quel serait le titre et quelle était l'échéance : il ne lui fut pas donné de vivre jusque là. Que la finitude est notre partage, qui nous anéantit mais qui nous garde aussi du mauvais infini, c'est un des axiomes de sa pensée.

C'est en ce sens que *l'ouvert* est un des maîtres-mots de son idiome : « l'ouvert, en son immensité, c'est le vrai »¹, mais cette immensité ne vaut qu'à disposer la mesure, et cette vérité ne vaut qu'à partager les lieux chaque fois clos du monde, vérité elle-même chaque fois recueillie dans la fermeture où elle fait donc retour. Fini en charge d'infini.

Cette vérité de *l'ouvert*, comme ouverture, implique deux autres traits majeurs du texte de Granel : *l'éclat* et *le combat*. Pour chacun d'eux, laissons simplement parler un texte, parmi bien d'autres :

« Cette universalité ne s'atteint que dans un oubli volontaire, un franchissement, non pas des choses à proprement parler, mais de l'évidence des choses comme “tout simplement données”, qui se pressent sur le devant et, en accaparant le sensible, éteignent en lui l'éclat de *l'Universum qua Universum*. C'est là véritablement “l'éclat” que l'impressionnisme au contraire *rend* à la couleur et pour autant qu'il s'agit en cela du *but* de cette peinture, alors il faut dire qu'elle a pour but l'être-monde du monde. »²

« Il n'y a donc pas moyen de rendre *décente* la question de l'écriture. Elle n'est qu'un grand péril dressé, autour de quoi se fait l'Occident. Elle est la guerre, la guerre de l'ouverture comme telle, qui empêche qu'il n'y ait que des peuples humains clos sur leur nature d'humain, pareils aux races des chevaux, dans l'infini des pâturages idéaux. »³

Éclat du monde, éclat de la peinture, combat contre les clôtures et contre les idéaux que cet éclat ne viendrait pas rouvrir sans pourtant dissoudre leurs cernes : telle est la ferveur, parfois la fièvre ou la fureur, qui donne son allure propre à la figure et à l'écriture de Gérard Granel.

Jean-Luc Nancy

¹ *Études*, p. 21 - cf. ensuite p. 24.

² *Traditionis traditio*, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 174 (il s'agit de la « question de l'écriture » telle que Granel vient de l'analyser chez Derrida).